

# INTRODUCTION

Une vingtaine de figures ne suffit évidemment pas à épuiser la géographie dans toute sa diversité thématique, conceptuelle, historique et spatiale. Une centaine n'y parviendrait sans doute pas non plus. L'exercice de la sélection est toujours une gageure. C'est donc une proposition que fait cet ouvrage, qu'il faut lire comme l'essai de dresser un panorama, sinon exhaustif, du moins représentatif d'une « discipline en mouvement » (Clément, Stock et Volvey, 2021).

Les figures présentées ici ne doivent pas être envisagées comme représentant des absolus disciplinaires. Certain-es y verront sans doute des figures tutélaires, d'autres les considéreront peut-être comme discutables, voire datées. Elles sont toutes inévitablement situées – dans le temps comme dans l'espace. Les choix opérés ici interrogent plus largement, dans une perspective réflexive, la notion de récit disciplinaire. Que donne-t-on à voir de la géographie ? Que ne donne-t-on pas à voir dans le même temps ?

Comme toute tentative visant à faire l'histoire d'une discipline, celle-ci prend place dans un moment, un lieu et un contexte scientifiques qui doivent être explicités. Car dans la longue tradition de la géographie française – et non française –, les retours réflexifs sur la discipline sont nombreux. Ils sont faits de manuels de synthèse (par exemple, celui de Paul Claval, 1998), d'articles spécialisés et focalisés sur une période et/ou un espace géographique (ainsi des travaux de Pascal Clerc, 2014 ; ou de ceux de

Nicolas Ginsburger, 2019), d'entreprises biographiques (à l'instar du projet international *Geographers : Biobibliographical Studies*, fort d'une quarantaine de volumes), visant chacun à leur manière à présenter des lieux, des moments et des personnes qui incarnent la discipline. Pourtant, toutes ces entreprises, aussi utiles et riches soient-elles, ne peuvent être que partielles – car il est évidemment impossible de faire tenir toute la géographie dans une seule publication.

Des contributions récentes d'histoire et d'épistémologie de la géographie ont également pointé les biais de ces travaux visant à retracer une histoire, des histoires disciplinaires (Ferretti, Schelhaas, Reyes Novaes, 2020). Ainsi, Innes M. Keighren *et al.* ont par exemple analysé le concept de « canon disciplinaire », qui modèle la manière dont l'histoire de la géographie et ses fondements intellectuels sont mis en récit (Keighren, Abrahamson et della Dora, 2012). En suivant leurs analyses, identifier des grandes figures, en nombre nécessairement restreint, comporte le risque de réduire une discipline à quelques personnes, à figer, alors que la géographie est en mouvement permanent. C'est aussi prendre le risque d'invisibiliser des individus ou des groupes d'individus.

Un autre écueil majeur consiste également à négliger le caractère profondément collectif de la production des savoirs géographiques, en personnifiant à outrance ce qui relève en réalité toujours de relations – qu'elles soient de nature collaborative, mais aussi d'opposition, de discussion. En effet, une figure, aussi reconnue soit-elle, ne peut rien sans un entourage scientifique, mais aussi familial et amical, et sans un ensemble de conditions matérielles indispensables (laboratoires, groupes de recherche, universités, financements, etc.). C'est donc en ayant une

approche matérialiste que cet ouvrage propose de rendre compte de la géographie à partir de quelques figures. Et en se gardant de chercher l'exhaustivité ou ne serait-ce qu'une représentativité satisfaisante.

Plusieurs principes ont par ailleurs guidé la rédaction de ce livre et le choix des 18 figures présentes. Si elles ont été retenues, c'est d'abord qu'elles permettent de questionner des moments (de fondation, de refondation ou d'ouverture), des objets et des thématiques transversales à la discipline, et qu'elles s'inscrivent toutes dans de complexes réseaux (à différentes échelles) faits de filiation, d'opposition, d'héritages, etc. Elles permettent donc de rendre compte de fonctionnements disciplinaires partagés, si ce n'est par tous et toutes les géographes, en tout cas par un grand nombre. En plus des chapitres portant sur des figures, l'ouvrage propose aussi quelques encadrés, qui replacent les portraits dans une dimension collective de la géographie. Ainsi, des « figures », des « lieux » ou des « collectifs » importants pour les géographes, mais ne relevant pas nécessairement de la discipline, s'intercalent entre les figures principales. Ils viennent aussi rappeler le caractère essentiellement pluridisciplinaire de la production des savoirs géographiques, qui puisent du côté de la géologie, des sciences naturelles, autant que de la sociologie, de l'histoire ou de l'anthropologie.

D'un point de vue chronologique, le choix a été fait de ne pas remonter à l'Antiquité ni d'inclure la période moderne, pourtant riches en proto-géographes (Hérodote, Strabon, Al-Idrisi, Peutinger, entre autres). Leurs contributions sont bien documentées par ailleurs (Claval, 1998). L'idée sous-jacente est plutôt de faire apparaître les figures qui incarnent l'institutionnalisation de la discipline, sa structuration en champ de savoirs reconnu,

enseigné, diffusé. Cela explique que l'ouvrage commence donc à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout du XIX<sup>e</sup> siècle et s'étend jusqu'au très contemporain. C'est une manière de saisir les évolutions saillantes de la discipline depuis qu'elle s'est dotée d'institutions et de scènes (de recherche, d'enseignement et de diffusion) la situant au sein du concert scientifique, d'abord européen puis mondial. Pour une facilité de lecture, le plan est par ailleurs chronologique.

D'un point de vue spatial, les figures retenues visent à représenter la plus grande diversité des géographies mondiales. D'une part, car l'histoire de la discipline montre que la géographie s'est historiquement construite, et continue à le faire, dans des échanges réalisés à l'échelle internationale. Les figures présentées incarnent ainsi cette propension à circuler et à faire circuler. D'autre part, car l'histoire de la géographie a trop souvent été écrite depuis les Nord et l'Occident. La liste constituée vise donc également à visibiliser les contributions des Suds à la géographie. De ce point de vue, l'ouvrage demeure néanmoins une lecture depuis un Nord occidental et européen, mais ayant à cœur de s'inscrire dans une *Worlding Geography* (McFarlane, 2022).

D'un point de vue thématique enfin, nous avons cherché à couvrir le spectre le plus large des objets, des approches déployées au sein de la discipline. Ce sont donc toutes les géographies qui sont convoquées, avec le souhait également de ne pas négliger les liens avec la société civile : ainsi, les figures présentées se caractérisent-elles par une forte préoccupation pour les acteurs de leur temps, qu'ils soient publics ou privés, relevant du monde politique, associatif, étudiant, etc. En plus de l'approche chronologique, le plan est donc organisé selon des probléma-

tiques thématiques, qui croise la variété des géographies et la diversité des implications citoyennes et sociales des représentant·es sélectionné·es.

L'objectif de cet ouvrage est également de visibiliser les figures féminines de la géographie. Parce que trop d'histoires de la discipline ont occulté les femmes, pourtant présentes dès les fondements institutionnels (Ginsburger, 2019), cet ouvrage leur accorde une place importante. Je m'appuie et relaie ici l'initiative du collectif les « Sans Pages », qui sur Wikipedia crée depuis plusieurs années des pages pour les femmes scientifiques. Ce groupe très actif en France a notamment permis de rendre publiques et visibles de nombreuses femmes géographes. À une modeste échelle, c'est dans le même état d'esprit que cet ouvrage se situe.

Ainsi, une première partie présente quelques figures tutélaires de la géographie, entre géographes considérés comme des « pères fondateurs » : **Alexander von Humboldt** ou **Élisée Reclus** ; un représentant de l'école française de géographie régionale en la personne de **Jean Brunhes** et enfin, une géographe américaine **Martha Krug-Genthe**. Dans une deuxième partie, le fil directeur s'articule autour des recompositions disciplinaires ayant lieu dans une période comprise entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et les années 1970-80 : les remises en question des géographies classiques, assorties d'un renouveau touchant autant les objets que les méthodes et les approches sont ainsi illustrées par les parcours de **Jean Gottmann**, **Jacqueline Beaujeu-Garnier**, **Milton Santos**, **Peter Gould** et **Thérèse Saint-Julien**. Une troisième partie insiste sur la période suivante, entre 1970 et 2000, lue en particulier au prisme du développement d'une géographie humaine, sociale, prenant en charge les diverses formes de produc-

tion sociale de l'espace. **David Harvey**, **Claude Raffestin**, **Joël Bonnemaison** et **Doreen Massey** permettent de se saisir de cette période. Enfin, une dernière partie propose des figures exclusivement féminines : au travers des trajectoires de **Robyn Longhurst**, **Patricia Noxolo**, **Ayona Datta**, **Camille Schmoll** et **Magali Reghezza-Zitt**, ce sont les transformations les plus récentes de la discipline qui sont envisagées.

L'ensemble compose un ouvrage qui se veut utile à un public large (enseignant·es, étudiant·es, entre autres) désireux d'aborder la géographie dans sa variété, sa complexité et ses évolutions. Il comporte une part évidente de subjectivité, et reflète une forme d' « égo-géographie » (Calbérac, et Volvey, 2014) assumée comme telle. Bien que visant une diversité maximale, celle-ci reste davantage tournée vers une géographie humaine et culturelle, même si la géographie physique et environnementale n'est pas entièrement négligée. Bien que nous ayons cherché à représenter des géographes et géographies des Suds, l'ouvrage demeure plus ancré dans des géographies blanches et occidentales.

C'est en ayant pleine conscience des imperfections inhérentes à cet ensemble que je vous souhaite une belle lecture !